

## LA CHRISTIANISATION DES LANGUES DANS LES CIVILISATIONS ORALES

par le R. P. Xavier SEUMOIS,  
*des Pères Blancs*

L'EMPLOI des langues vivantes dans la liturgie n'entraîne pas des problèmes entièrement nouveaux dans les Missions.

En effet, dès leurs premiers contacts avec un groupe humain, les missionnaires s'appliquèrent en général à parler la langue en usage et souvent, dans les aires de civilisation orale, ils furent les premiers à fixer par écrit les langues, à en faire l'analyse morphologique et à déduire les règles de syntaxe.

En outre, poussés par les nécessités de l'évangélisation, ils s'ingénièrent à faire exprimer les vérités révélées par le truchement d'un langage humain qui n'avait jamais été en contact avec le christianisme. La plupart du temps, ils y dépistèrent des aptitudes réelles, les mots — et les concepts qu'ils véhiculent — offrant les analogies indispensables à l'expression correcte du Message de Dieu; à ces mots, ils conféraient grâce à la prédication et à la culture patiente de la foi, une richesse nouvelle de contenu, de sorte que le langage lui-même acquit une dimension religieuse nouvelle, qui était proprement chrétienne. Cependant, pour désigner un certain nombre de réalités spécifiquement chrétiennes, telles que l'eucharistie, la messe, et même l'Eglise, ils furent souvent amenés à forger des mots nouveaux à partir de radicaux grecs ou latins. Ce travail de pionnier, vraiment admirable et immense, a donné naissance à une langue chrétienne, connaturalisée au langage courant.

Depuis l'efflorescence du mouvement liturgique et, surtout, depuis que le Concile a inauguré officiellement l'emploi des langues vivantes dans le culte liturgique, le problème de la formation d'une langue chrétienne revêt des aspects en

grande partie nouveaux. En effet, la langue chrétienne, introduite par les premiers missionnaires, avait surtout été conçue en fonction des prières usuelles ainsi que de l'expression exacte de la doctrine chrétienne en formules de catéchisme. Il existe bien, presque partout, des traductions des Évangiles et des « Histoires saintes », mais dont le vocabulaire n'a pas tellement influencé la langue chrétienne courante. Or précisément il s'agit désormais de faire entrer, dans le langage ecclésiastique ordinaire, l'expression des concepts bibliques et liturgiques qui requièrent, on le sait, un vocabulaire assez différent de celui, plutôt abstrait et notionnel, des anciens catéchismes.

La traduction des textes bibliques et liturgiques se heurte à un certain nombre de difficultés que nous tâcherons de résumer sous trois titres : les difficultés qui surgissent de la langue dans laquelle se fait la traduction; celles qui sont inhérentes au texte liturgique lui-même et, enfin, celles qui viennent de l'organisation même du travail de traduction.

### I. Difficultés provenant de la langue dans laquelle se fait la traduction.

Toute traduction offre ses dangers, selon le dicton italien : *traduttore, traditore!* Cependant ces dangers augmentent à mesure que les langues se différencient les unes des autres. Si, dans le groupe des langues indo-européennes, les difficultés de traduction des textes liturgiques latins deviennent plus ardues à mesure que l'on passe des langues latines aux langues germaniques ou slaves, bien que toutes ces langues aient la même structure fondamentale et véhiculent depuis des siècles une culture commune, que dire alors des difficultés qui surgissent lorsqu'on aborde un groupe linguistique totalement différent? Ces difficultés viennent alors d'une structure linguistique tout à fait originale, du contexte culturel différent dans lequel ces langues ont évolué, et aussi du contenu conceptuel propre que véhiculent les mots<sup>1</sup>. Passons en revue ces différentes sources de difficultés.

1. M. l'abbé Alexis KAGAME, prêtre rwandais, a analysé ces difficultés avec beaucoup de perspicacité dans son article : *L'indigénisation du Christianisme dans la pensée autochtone*, publié dans *Novella Ecclesiae Germina*, Nimègue, Ed. Dekker et van de Wegt, 1963, pp. 144-161.

### 1. *Structure linguistique différente.*

Un simple exemple fera toucher du doigt l'ampleur de cette difficulté. Il est malaisé de rendre en français le sens des verbes hébreux dont une même forme de conjugaison sert à désigner le présent et le futur : les nuances plus grandes de la langue française, ignorées en hébreu, risquent de trahir l'original. Que dire alors des traductions dans des langues beaucoup plus riches encore en nuances d'expression ? Dans le groupe linguistique bantou, il n'est pas rare de trouver des systèmes de conjugaison comportant une vingtaine de modes indicatifs, dont plusieurs servent à désigner le futur d'une manière précise et non interchangeable, suivant qu'on veut désigner un événement immédiatement rapproché, ou plus éloigné mais devant avoir lieu le jour même, ou un événement prévu pour le lendemain, ou pour une plus longue échéance, ou enfin pour un avenir lointain. Ces langues peuvent ainsi fournir cinq ou six formes grammaticales, alors que le latin n'en connaît qu'une seule.

La structure d'une langue est commandée par le mode d'expression propre à un génie particulier. Le mode d'expression, dans les langues bantoues, cultive une précision très affinée, qui nécessite une très grande richesse de vocabulaire, très apte à la désignation nuancée des réalités concrètes, mais qui sont source de difficultés pour la traduction de termes qui, dans d'autres langues, revêtent à dessein une signification plus ample. Un exemple permettra de mieux comprendre : le langage liturgique latin a fait l'économie de la diversité de vocabulaire servant, en hébreu, à désigner la variété des sacrifices de l'ancienne Loi. Ainsi d'ailleurs le demandait le régime chrétien, où n'existe plus qu'un seul sacrifice, celui du Christ, dans lequel est assumé celui de l'Eglise. Dans les traductions, c'est le chemin contraire qu'il faut faire et, parmi la richesse du vocabulaire sacrificiel propre aux religions naturelles, choisir le terme le plus apte à être sublimé en vue de la désignation du sacrifice chrétien.

Ce besoin de précision est en relation avec la structure linguistique agglutinante qui caractérise les langues bantoues, où interviennent morphologiquement les multiples jeux des pré-

fixes et des suffixes<sup>2</sup>. Ainsi un nom propre théophore, Nzeyimana, datant du Rwanda pré-chrétien, nécessite une traduction paraphrasée : je mets mon espoir dans le Seigneur. Dans les traductions liturgiques, l'inverse doit se faire, ce qui demande que bien des difficultés de stylistique soient surmontées.

Selon l'avis des connaisseurs, dans cet affrontement de structures linguistiques différentes, la difficulté majeure naît du fait que dans des groupes linguistiques déterminés, par exemple le groupe bantou, les verbes constituent la charnière même de la langue, car c'est souvent à partir d'eux, par l'adjonction d'un préfixe, que se forment les substantifs et les adjectifs. Or, un substantif verbal continue à exprimer, comme le verbe dont il est issu, une action bien plus qu'une réalité ou un état. D'où ces mêmes experts<sup>3</sup> se voient dans la nécessité inéluctable d'imposer un nouveau style d'expression à leur langue maternelle, issu des virtualités mêmes de la langue et en conformité avec son génie. Par ce moyen, ils lui font en quelque sorte violence — tout comme les Pères de l'Eglise l'ont d'ailleurs fait vis-à-vis du latin — en vue de la contraindre à exprimer les réalités transcendantes de la vie chrétienne, telles qu'elles sont transmises dans les saintes Ecritures et la liturgie.

## 2. Contexte culturel différent.

Bien des textes liturgiques sont tributaires des conditions de vie propres au milieu qui les a vus naître et, dans la mesure où ils proviennent de la Bible, ils contiennent des éléments culturels sémitiques. Par le fait même, ils font allusion à des réalités, comme les glaces et la neige, la vigne et l'olivier, la citadelle et le refuge, dont n'ont parfois aucune expérience les peuples ayant évolué dans un contexte climatique ou culturel différent. Aussi les traductions risquent d'engendrer chez les auditeurs un sentiment de dépaysement, ce qui

2. Le rapport entre le caractère agglutinant de la langue et le besoin mental de précision a été spécialement étudié par S. Exc. Mgr MAKARAKIZA, actuellement évêque de Ngozi au Burundi, dans sa thèse de doctorat en philosophie : *La Dialectique des Barundi*, soutenue à l'Université Grégorienne en 1957.

3. M. l'abbé KAGAME a développé cette nécessité dans une préface, inédite jusqu'à présent, au *Missel d'Autel* qu'il a préparé en kinyarwanda.

est extrêmement nocif pour des textes destinés à nourrir la vie de foi et de prière; le problème serait autre, en effet, s'il s'agissait de textes utilisés pour la simple culture de l'esprit.

Quand le traducteur rencontre un vocabulaire ou des tournures dont la fonction est simplement anecdotique ou stylistique, il n'a pas à s'en inquiéter outre mesure : les transpositions sont légitimes, les traductions devant se faire alors d'idée à idée, et non pas de mot à mot, tout en respectant le genre littéraire du passage. Souvent cependant les réalités immédiatement désignées sous ces mots remplissent une fonction symbolique de toute première importance dans le processus de la Révélation. Des réalités visibles, en effet, comme la vigne ou l'agneau, ainsi que certaines institutions, comme l'alliance, ont été choisies par Dieu comme signes — et instruments actuels de connaissance — des réalités invisibles qu'il révèle à l'homme. L'importance primordiale des thèmes bibliques interdit de contourner la difficulté. Aussi l'authenticité de la proposition du Message exige la fidélité à ces signes majeurs utilisés par Dieu dans le déroulement de l'histoire du Salut. Axé sur cette fidélité, le traducteur remplit son devoir; mais il doit se souvenir qu'il n'est pas seul, et faire confiance au secours qu'une catéchèse biblique et liturgique bien faite apportera à l'intelligence du texte inspiré.

Certains éléments de la liturgie, qui conservent sans doute leur sens dans les manières de vie propres à l'Occident, ont malheureusement pour effet, dans des milieux où le style de vie est différent, d'introduire un son faux et mensonger dans la prière de la communauté chrétienne. Un exemple suffira à faire sentir les anomalies que peuvent engendrer les traductions. Dans les collectes du carême, il est souvent fait allusion au peuple chrétien qui fait abstinence de viande. Dans la plupart des pays, autres que ceux de l'Occident, la viande constitue un plat tellement rare que la loi de l'abstinence, si légitime qu'elle soit en Occident, tombe vraiment à faux dans ces autres régions. Or, la qualité première de la prière chrétienne devrait être la vérité! D'autre part, il serait inconvenant de maintenir la perspective de la liturgie quadragésimale, présentant la pénitence corporelle comme consistant principalement dans la restriction alimentaire. Mais que fera le traducteur s'il n'a pas de directives précises en cette ma-

tière ? Le principe de solution a été formulé par le Concile, à l'article 110 de la Constitution sur la liturgie. Mais il fait appel à des précisions ultérieures, dont sans doute les traducteurs liturgiques éprouvent toute l'urgence.

### *3. Catégories mentales différentes.*

Nous abordons ici le nœud même des difficultés que rencontrent les traducteurs. Un exemple, tiré de la Bible, nous mettra au vif du problème. Nous connaissons tous la manière dont les Sémites conçoivent le composé humain en faisant appel à une trichotomie, alors que la pensée grecque se contente d'une dichotomie : âme et corps. Cette différence, dans les catégories mentales, donne lieu aux plus grandes difficultés de traduction. Cependant, dans le contexte de civilisation occidentale, ces difficultés regardent les exégètes, sans affecter les simples fidèles, pour lesquels la dualité du composé humain fait corps avec la culture.

Cet exemple peut cependant faire percevoir la difficulté inextricable que provoque le fait que chaque grande culture possède ses catégories mentales particulières pour décrire les composantes de l'homme. Tout l'enseignement religieux chrétien, en provenance de l'Occident, ainsi que la liturgie — exception faite des lectures bibliques — s'est formulé selon la vision de l'homme propre à la philosophie grecque. Or, cette vision ne correspond pas à la conception, vivante et actuelle, que s'en font des peuples appartenant à d'autres cultures. Aussi, de ce point de vue, la prédication et la liturgie risquent de ne pas pénétrer profondément, faute de s'insérer par les catégories mentales en usage.

Pour nous faire mieux comprendre, il est nécessaire de décrire ce problème très concrètement. Dans la culture négro-africaine, le composé humain est souvent conçu à partir de trois éléments. Chez les Banyarwanda, par exemple, on fait appel à l'existence d'un double principe vital uni au corps, dont le premier est commun avec les animaux, est principe de la vie, et disparaît au moment de la mort, tandis que l'autre, propre à l'homme, subsiste après la mort. Par ce système philosophique, la pensée tente d'allier harmonieusement l'unité de la personne humaine, le caractère transitoire de la vie et

l'immortalité. Ces catégories mentales sont peut-être critiquables, mais d'une manière sans doute moindre que l'excessif dualisme platonicien. Cependant il est bien difficile de transposer dans ces catégories mentales les notions exprimées selon la vision grecque du composé humain. En effet, le principe vital-subsistant n'a de nom qu'après sa séparation d'avec le corps. En outre, puisque la vie consiste dans l'union entre le corps et le principe-vital-commun avec les animaux, elle est de soi ordonnée à la mort; il s'ensuit qu'on ne peut pas dire que l'âme vit, et encore moins que Dieu vit car ce serait inclure qu'il mourra un jour.

A cet exemple tiré de l'anthropologie on pourrait en ajouter quantité d'autres, provenant de la cosmogonie ou des conceptions issues de l'expérience religieuse. Ces dernières intéressent tout particulièrement notre sujet. On devine la difficulté que l'on rencontrera pour exprimer certaines réalités de la vie religieuse chrétienne, là où la vie religieuse traditionnelle ignore la dimension de l'adoration et où les sacrifices, enfermés dans une conception seulement propitiatoire, ne sont pas offerts à Dieu — il est si bon qu'il n'en a que faire! — mais aux mânes et aux génies. D'autre part, l'univers fascinant que constituent les créatures invisibles peut occuper une place primordiale dans les conceptions et dans la vie; ce qui nous fait songer à la place que saint Paul lui-même accorde, dans certaines de ses épîtres, aux Puissances spirituelles et aux gouverneurs de ce monde. Cette vision paulinienne rentre très difficilement dans les catégories mentales propres à l'Occident. Mais à l'inverse, le peu de développement de cette vision dans la liturgie romaine risque de laisser inassouvies des âmes qui font grand cas du monde des esprits; de plus, ce qui complique encore le problème, les catégories pauliniennes d'êtres spirituels ne s'imbriquent pas aisément dans les catégories bantoues.

Tous ces problèmes, renouvelés par la nécessité des traductions liturgiques, débordent cependant de beaucoup ces dernières. De toute manière, ils ne peuvent être esquivés, car si l'annonce de l'Évangile et la liturgie elle-même ne réussissent pas à s'exprimer en tenant compte des catégories men-

4. Cf. A. KAGAME, article cité à la note 1. Du même auteur, *Philosophie de l'Être chez les Bantous*, Bruxelles.

tales employées actuellement et d'une manière stable dans les cultures humaines, il n'y aura pas de christianisation profonde, mais seulement la juxtaposition superficielle d'une religion nouvelle à l'ancienne, sans que soient atteintes les zones profondes de la personnalité humaine. Entre culture traditionnelle et christianisme doit, en effet, intervenir une nécessaire continuité.

Le problème des traductions entraînera donc inévitablement le problème de l'adaptation profonde. Exprimer la Révélation et la vie chrétienne en tenant compte des catégories mentales propres à une culture déterminée ne doit cependant pas aboutir à un nivellement du christianisme qui, lui, doit conserver toute sa transcendance par rapport aux cultures. D'ailleurs, parmi ces catégories mentales, certaines sont désuètes — par exemple, celles en rapport avec la cosmogonie et certaines formes religieuses — d'autres sont fausses comme la conception d'un pouvoir réel dont jouiraient les Puissances spirituelles sur la création matérielle. Une rupture est donc inévitable, mais elle doit être salutaire, rupture qui consiste en ce que, sous la lumière de la foi et grâce au ferment de la vie chrétienne, la culture traditionnelle connaît un processus de purification et d'élévation.

Dans cette dialectique entre continuité, rupture et dépassement, réside tout le caractère délicat du travail de traduction et d'adaptation des textes liturgiques.

## II. Difficultés inhérentes au texte à traduire.

Bien des textes liturgiques présentent des difficultés sérieuses de traduction, dont les unes sont communes dans le monde entier, d'autres se vérifiant plus spécialement dans les Missions. Mon intention n'est pas de parler des premières, puisqu'elles font l'objet d'autres rapports à présenter à ce Congrès. Quant aux secondes, on peut les réduire à deux catégories.

### 1. *Difficultés provenant du genre littéraire des textes à traduire.*

Les peuples de culture orale connaissent une grande variété de genres littéraires. Cependant le discours semble toujours

très vivant et très concret; il aime évoquer des épisodes historiques, multiplie les faits réels et en appelle à l'expérience personnellement vécue. Il est à noter que cette manière d'exprimer sa pensée est commandée par une structure mentale bien déterminée que, dans une analyse pénétrante, Mgr Makarakiza a caractérisée sous le nom de dialectique vitale, la distinguant de la dialectique expressive ou abstraite, propre à la structure mentale grecque<sup>5</sup>.

Ce genre littéraire concret, s'il s'accommode très aisément avec les genres littéraires sémitiques utilisés dans la Bible et les Evangiles, fait cependant vivement ressortir l'incompatibilité de toute traduction de textes d'allure philosophique et abstraite — heureusement très peu nombreux dans la liturgie —, comme celui de la Préface de la Sainte Trinité, dont le genre littéraire va trop à l'encontre des modes natifs d'expression et de pensée.

## 2. *Difficultés provenant de l'incompréhension du texte liturgique.*

Pourquoi signaler cette difficulté à propos des Missions ? Simplement du fait des circonstances qui sont telles que les traducteurs doivent le plus souvent travailler seuls et, en outre, sont peu préparés à comprendre le sens profond de certains textes.

Il est très difficile de remédier à ce manque de préparation, car il n'existe pour ainsi dire pas de commentaires qui aideraient à comprendre les nuances des textes liturgiques et la valeur exacte des mots employés, comme le font les travaux des exégètes pour ce qui regarde les textes sacrés. L'édition de tels commentaires s'avère nécessaire pour les missions et, s'il est permis d'émettre un vœu, ce serait le souhait que le Conseil pour la liturgie puisse aussi aviser aux moyens de fournir ces instruments de travail. Les traducteurs en ont vraiment besoin car, dans l'état actuel des choses, la formation scolastique, en général, qu'ils ont reçue, les rend peu aptes à comprendre le sens théologique profond sous-jacent aux

5. Cf. *Dialectique des Barundi*, cité à la note 2.

textes liturgiques. Ils en arrivent ainsi, inconsciemment, à faire peu de cas d'éléments ou de nuances qui, dans la perspective liturgique, revêtent une grande importance. Or, alors que la liturgie est destinée à nourrir la foi, par ces traductions approximatives on fournit au peuple chrétien un instrument appauvri. Deux exemples feront comprendre la chose, non pas dans leur littéralité, mais replacés dans le contexte d'une catéchèse biblique et liturgique qu'ils favorisent ou rendent impossible.

Pour celui qui raisonne spéculativement, la formule « Agneau de Dieu qui ôtes le péché du monde » est équivalente à cette autre formule « Fils de Dieu qui guéris les péchés des hommes ». En effet, « Agneau de Dieu » et « Fils de Dieu » désignent la personne du Christ; « ôter le péché du monde » et « guérir les péchés des hommes » expriment le même effet de la grâce rédemptrice. Le traducteur qui présente la seconde formule, s'il n'est pas au courant des questions d'exégèse, est incapable de comprendre les objections qu'on oppose à sa manière de traduire du fait qu'elle ne rend pas les richesses de théologie biblique évoquée par les mots « Agneau », « ôter », « le péché », « le monde ».

Le second exemple a trait aux textes qui expriment l'efficacité du sacrement. La prière liturgique demande souvent un effet spécial de grâce, qu'elle conçoit comme venant de Dieu, certes, mais nous atteignant par la médiation de la célébration liturgique. Ainsi la postcommunion du dimanche dans l'octave de Noël demande : « Par l'effet de ton sacrement, Seigneur, détruis nos penchants mauvais et comble nos justes désirs. » Un traducteur, non averti du réalisme sacramentel que la liturgie affectionne d'exprimer, sera tenté d'édulcorer sa traduction en adoptant les façons de s'exprimer auxquelles les fidèles sont habitués et qui sont courantes dans les formules de prières que les manuels de dévotion leur proposent. Il demandera que Dieu détruise directement nos penchants mauvais, sans mentionner l'instrumentalité de la célébration liturgique, le passage correspondant étant traduit par « étant arrivés au terme de cette célébration ». Spéculativement parlant, rien n'est à reprocher. Cependant une telle liberté dans la traduction évacue la théologie concrète véhiculée si fréquemment par les formules liturgiques, dont le rôle est de révéler le sens profond de la célébration.

### III. Difficultés provenant de l'organisation même du travail de traduction.

L'Instruction *Inter Œcumenici* a mis en lumière la nécessité d'une complémentarité des compétences bibliques, liturgiques, philologiques et musicales que requiert l'élaboration d'une traduction vraiment valable pour l'usage liturgique<sup>6</sup>.

Précisément c'est pour la réalisation de telles équipes de traducteurs que les Missions sont, en général, le plus démunies. Si on trouve aisément des personnes vraiment compétentes dans les langues locales, il est souvent difficile de les libérer suffisamment d'autres occupations de manière qu'elles puissent faire avancer leur travail de traduction au rythme requis par la restauration liturgique. Avec un peu de bonne volonté cependant, on pourrait obvier à ces situations. Il reste cependant que le manque d'experts en sciences biblique et liturgique se fait gravement ressentir. Pourtant leur contribution s'avère absolument indispensable à la réalisation de la restauration liturgique voulue par le Concile. C'est, en effet, la richesse même du patrimoine liturgique qu'il faut offrir au Peuple de Dieu, et non pas des traductions recourant à des formules de facilité, mais privées de leur substance originelle.

La seule manière valable de procéder est vraiment celle qui est indiquée par l'Instruction : la constitution d'équipes de travail, réunissant des spécialistes en Bible, liturgie, langues et musique. Puisque le besoin de biblistes et de liturgistes se fait surtout ressentir, ne serait-il pas souhaitable d'envisager la constitution, dans les missions, de quelques centres où se trouveraient à demeure de tels spécialistes et où les traducteurs des régions avoisinantes seraient convoqués pour des sessions communes de travail suivant un programme bien déterminé à l'avance ? La constitution de tels centres serait sans doute aisée auprès des facultés de théologie et des Instituts de pastorale comme auprès de certains monastères de vie contemplative.

Cette proposition demande un effort en personnel spécialisé et comporte des incidences financières. Cependant, s'il est

6. Instruction *Inter Œcumenici* du 26 septembre 1964, art. 40, b.

une œuvre pastorale importante à notre époque, c'est bien celle qui assure les conditions indispensables à une saine et authentique restauration de la liturgie dans la vie même du Peuple de Dieu. Il n'est pas exagéré de dire que la qualité future de la vie chrétienne dépend en grande partie du soin avec lequel se font actuellement les traductions liturgiques. Seront-elles vraiment l'instrument apte à véhiculer et à transmettre les richesses de foi et de sainteté accumulées par la Tradition dans la liturgie ? La réponse à cette question appartient aux équipes de traducteurs et à ceux qui ont le devoir de les organiser.